

Le papillon était large d'une main. Des lunules au noir velouté moiraient les ailes émeraude s'effilant en deux rubans qui rappelaient les pennes d'un paradisié. Les antennes dressaient leur diadème diaphane sur la tête ramassée dans un thorax massif, plein de force, dont le pelage chatoyait sans cesse en des nuances crémeuses ou argentées bien que, posé sur une feuille géante comme sur un plateau de laque, l'animal parût immobile. Il appartenait visiblement à la famille des argemmes mais Mr T. dut s'avouer avec regret qu'il ignorait son nom. Il déposa minutieusement dans sa mémoire l'arabesque que traçaient les ailes déployées contre le vernis sombre de la feuille, nota la symétrie des lunules, conçut à l'instant comment styliser le motif et en intriquer les répétitions sur la tendre peau de la soie. Depuis des années il l'animait de fleurs, d'étoiles, de mandala, d'oiseaux, absorbant d'abord en lui des formes et des couleurs, les distillant, les réduisant à une quintessence sobre et riche qui peut-être était leur nouvelle âme, avant de les projeter sur les flots de soie citron, melon, pistache ou prune qui croissaient comme d'eux-mêmes au cliquetis des métiers. Le papillon restait immobile, ses yeux à facettes dirigés vers la végétation, ses yeux de velours peint braqués ronds sur l'homme qui sans bouger non plus l'observait. Très haut dans le triple baldaquin de feuillages qu'aucun soleil ne pénétrait, un oiseau jeta son cri d'alarme, un avertissement, un oracle. En route vers quelque charogne, une procession de fourmis longeait un arbre mort effondré dans un chaos de lianes et de fougères où, intacts encore, des broméliées épanouissaient leurs bouquets en calices luisants de sucs et de rosée. La stridulation des cigales dominait le tumulte de la jungle, la criailleurie des perroquets, le glapissement des singes et, lointain, le piaillage dérisoire des vautours planant sur la cime des arbres. Rien ne se perdait en ce cosmos où tout fructifie et se putréfie, avale, digère, rejette, lutte, copule, germe, éclot, périt et se dissout pour croître encore en d'immémoriales marées roulant les unes sur les autres. Les humeurs de l'insecte cheminent dans les veines de l'écorce ; liquéfié, le reptile renaît dans la pulpe fétide du fungus ; la plume devient feuille ; la fleur se change en écaille ; les œufs et les laitances éclatent en myriades vitales ; la mort embrasse la résurrection, toutes deux gémellées comme le

jour et la nuit.

Dans ces jungles on pouvait se perdre à jamais, disaient certains, car les fougères ensevelissaient toute piste tracée, le tigre, le léopard et le sanglier avaient là leur repaire, des aborigènes armés de dards empoisonnés louvoyaient silencieusement entre des ravins de cent pieds, des abîmes cachés sous les plantes. C'était le domaine de l'ombre et des esprits. La jungle gardait ses secrets et, quelques mois plus tôt, on avait par hasard découvert les débris d'un U.S. Air Force C-47 qui, non loin pourtant de la grand route, s'était écrasé là vingt ans auparavant. Des gens disparaissaient, engloutis par les Mères éternelles, dévoratrices et génératrices. Certains affirmaient au contraire que personne ne pouvait s'égarer vraiment dans une région de villégiature qui, comme celle des Cameron Highlands, était régulièrement soumise au contrôle forestier et où des équipes de défrichement assuraient le bon état des sentiers, ainsi que le prétendaient les employés gouvernementaux avec une singulière emphase. Quant aux tribus aborigènes, les services officiels les disaient pacifiques sinon même coopératives. Il est vrai que tout est possible en tout lieu.

Mr T. regardait le papillon et s'il en ignorait le nom particulier, du moins se souvint-il qu'en général tout papillon a valeur d'épiphanie diabolique.

Un léger bruit le fit se retourner.

Gabrielle WITTKOP, « Les derniers secrets de Mr T. » in
Les Départs exemplaires, éd. Verticales, octobre 2012